

HISTORIQUE du 73^e RI pendant la guerre 1914-1918

Chapitre 3 : Verdun.

La guerre, longue pour l'Allemagne comme pour nous, était une surprise. Les tirs d'artillerie de février et mars 1915 avaient révélé à l'ennemi la nécessité d'une fabrication intensive de munitions. Il ne voulait attaquer en grand que lorsqu'il serait prêt et approvisionné. Cette préparation a duré quinze mois. Sur le front, elle s'est traduite par une organisation minutieuse du champ de bataille ; à l'arrière, elle s'est manifestée par une production industrielle portée au maximum.

Au début de 1916, la machine était montée, essayée, ravitaillée pour des mois. L'échec stratégique subi par nous en Artois et en Champagne, l'invasion de la Pologne et de la Serbie, la jonction réalisée avec Constantinople, tout promettait le succès de l'action décisive prévue dans ses moindres détails.

Verdun fut choisi. La chute de cette place, réputée une de nos principales forteresses, montrerait au monde l'incontestable suprématie des armées allemandes et atteindrait profondément l'admirable moral de la nation française.

Le 21 février 1916, l'attaque commençait et nous cédions tout d'abord à l'irrésistible pression. Douaumont tombait.

Le 73^e arrive à Verdun le 23 février 1916, et, le 26, il est rassemblé en arrière du front de Douaumont, à la disposition du général Balfourier, commandant le 20^e corps.

Le 28 février, trois compagnies du 1^{er} bataillon se trouvent en réserve dans le ravin de Froide-Terre. Des avions ennemis repèrent leur emplacement et, quelques minutes après, se déclenche un bombardement de gros calibre, d'une intensité telle qu'au bout de quelques heures, il ne reste plus qu'un quart de l'effectif.

Tout à coup, le bruit circule : « les boches attaquent ! ». Le commandant Farjon, commandant le 1^{er} bataillon, est blessé très grièvement ; presque tous les officiers ont été tués ou blessés.

Le capitaine Cottard de la 2^e compagnie rassemble les survivants des trois compagnies et, malgré l'épreuve démoralisante à laquelle ils ont été soumis pendant toute la journée, ces héroïques soldats se portent à l'assaut, à la baïonnette. Par leur irrésistible élan, ils contribuent à rétablir la situation.

Une citation à l'ordre de l'armée a récompensé tant de bravoure :

1^{er} bataillon du 73^e RI

« Soumis, en réserve, à un bombardement d'une violence extrême, et malgré la disparition du chef de bataillon, blessé, s'est porté résolument en avant sous le

commandement du capitaine Cottard, et a repoussé, après un corps à corps acharné à la baïonnette, une violente attaque ennemie ».

Le 29 février, le 2^e bataillon (moins la 6^e compagnie), sous les ordres du commandant Matter, est mis à la disposition de la 153^e division pour une attaque dirigée sur le fort de Douaumont. A la suite de l'attaque, il occupe le secteur avec les zouaves.

Ce secteur est devenu très dur depuis la perte du fort de Douaumont. Les allemands ont hissé sur le haut du fort de gros minenwerfer qui lancent leurs torpilles sur nos tranchées, retournant, ensevelissant, abrutissant les unités. De là, les observateurs repèrent les lueurs de nos canons et les déplacements de nos corvées.

De là, les pièces lourdes innombrables, en batterie dans le bois Chauffour, reçoivent les ordres de tir qui nous interdisent tout mouvement de jour et rendent dangereux tous les mouvements de nuit.

Le Konprinz, croyant tenir la décision et voyant s'ouvrir le chemin de Paris, ne ménageait pas les munitions. Deux cuistots, un coureur, bondissant dans le ravin du chemin de fer ou sur les pentes de Souville, suffisaient à déclencher le tir.

Les communications avec l'arrière sont presque impossibles. De pas en pas, on heurte des cadavres, des caissons brisés, des chevaux éventrés. Les agents de liaison sautent, courent, s'aplatissent, beaucoup restent en route...

Les heures s'écoulent sous l'implacable feu dont la continuité égale l'intensité.

Le 2 mars, après un tir d'artillerie d'une violence inouïe, l'ennemi entoure le village de Douaumont et les tranchées qui se trouvent entre ce village et le fort. Notre front est découvert sur près d'un kilomètre ; toutes les réserves locales ont été absorbées. La situation est d'une extrême gravité.

Les 11^e et 12^e compagnies, renforcées de la 6^e, sous le commandement du capitaine De Beaucorps, étaient réservées à Fleury devant Douaumont, pendant que les deux autres compagnies du 3^e bataillon tenaient la côte 285.

Elles sont envoyées, en toute hâte, pour boucher la brèche causée par l'avance ennemie de la journée. Elles arrivent, de nuit, près de l'ouvrage de Thiaumont. Là, elle ne peuvent obtenir aucun renseignement ni sur l'étendue de la brèche ni sur la limite de la progression allemande.

Plusieurs patrouilles sont envoyées en reconnaissance ; celle du centre, commandée par le sergent Leuliet, marche sur Douaumont. En arrivant à la lisière sud, le patrouilleur Candal aperçoit des silhouettes grises dans une tranchée. Il y va résolument et secoue un homme endormi : c'est un allemand, qui saute sur son arme, mais est immédiatement empêché de s'en servir. La patrouille est renseignée : on sait que l'ennemi occupe la lisière sud du village de Douaumont.

Sans perdre un instant, les trois compagnies organisent la crête au nord de Thiaumont, et, au petit jour, notre ligne est rétablie, la brèche est bouchée.

Du 6 mars au 1^{er} avril, le régiment achève, en réserve, sa période de Verdun. A un moment particulièrement difficile, chefs et soldats s'étaient dévoués sans compter à leur rude tâche.

Parmi les nombreuses citations méritées :

Charlet Germain, sous-lieutenant :

« Blessé le 27 février 1916, a voulu rester à son poste ; le 28, au cours d'un bombardement d'une violence extrême, a maintenu ses hommes avec la plus grande énergie et les a entraînés à l'attaque ; a été blessé à nouveau grièvement ».

Serres Daniel, sous-lieutenant :

« A fait preuve d'une extrême énergie pour maintenir son unité en place au cours d'un bombardement d'artillerie lourde d'une violence extraordinaire ayant durée plusieurs heures. A été blessé pour la 2^e fois ».

Chaize Benoît, soldat à la 11^e compagnie :

« A trois reprises, est allé volontairement chercher des renseignements sur l'ennemi en parcourant, de jour, un terrain battu par les mitrailleuses. A été blessé au cours d'une dernière reconnaissance ».